

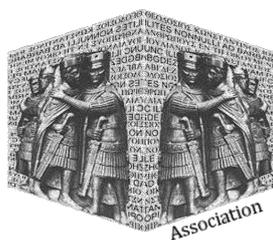
REVUE DES ÉTUDES TARDO-ANTIQUES

Histoire, textes, traductions, analyses, sources et prolongements de l'Antiquité Tardive

(RET)

publiée par l'Association « Textes pour l'Histoire de l'Antiquité Tardive » (THAT)

ANNÉE ET TOME V
2015-2016



**Textes pour
l'Histoire de
l'Antiquité
Tardive**

REVUE DES ÉTUDES TARDO-ANTIQUES (RET)

fondée par

E. Amato et †P.-L. Malosse

COMITÉ SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL

Nicole Belayche (École Pratique des Hautes Études, Paris), Giovanni de Bonfils (Università di Bari), Aldo Corcella (Università della Basilicata), Raffaella Cribiore (New York University), Kristoffel Demoen (Universiteit Gent), Elizabeth DePalma Digeser (University of California), Leah Di Segni (The Hebrew University of Jerusalem), José Antonio Fernández Delgado (Universidad de Salamanca), Jean-Luc Fournet (École Pratique des Hautes Études, Paris), Geoffrey Greatrex (University of Ottawa), Malcom Heath (University of Leeds), Peter Heather (King's College London), Philippe Hoffmann (École Pratique des Hautes Études, Paris), Enrico V. Maltese (Università di Torino), Arnaldo Marcone (Università di Roma 3), Mischa Meier (Universität Tübingen), Laura Miguélez-Cavero (Universidad de Salamanca), Claudio Moreschini (Università di Pisa), Robert J. Penella (Fordham University of New York), Lorenzo Perrone (Università di Bologna), Claudia Rapp (Universität Wien), Francesca Reduzzi (Università di Napoli « Federico II »), Jacques-Hubert Sautel (Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Paris), Claudia Schindler (Universität Hamburg), Antonio Stramaglia (Università di Cassino).

COMITÉ ÉDITORIAL

Eugenio Amato (Université de Nantes et Institut Universitaire de France), Béatrice Bakhouché (Université de Montpellier 3), †Jean Bouffartigue (Université de Paris X-Nanterre), Sylvie Crogiez-Pétrequin (Université de Tours) Pierre Jaillette (Université de Lille 3), Juan Antonio Jiménez Sánchez (Universitat de Barcelona), †Pierre-Louis Malosse (Université de Montpellier 3), Annick Martin (Université de Rennes 2), Sébastien Morlet (Université de Paris IV-Sorbonne), Bernard Pouderon (Université de Tours), Stéphane Ratti (Université de Bourgogne), Jacques Schamp (Université de Fribourg).

DIRECTEURS DE LA PUBLICATION

Eugenio Amato (responsable)

Sylvie Crogiez-Pétrequin

Bernard Pouderon

Peer-review. Les travaux adressés pour publication à la revue seront soumis – sous la forme d'un double anonymat – à évaluation par deux spécialistes, dont l'un au moins extérieur au comité scientifique ou éditorial. La liste des experts externes sera publiée tous les deux ans.

Normes pour les auteurs

Tous les travaux, rédigés de façon définitive, sont à soumettre par voie électronique en joignant un fichier texte au format word et pdf à l'adresse suivante :

redaction@revue-etudes-tardo-antiques.fr

La revue **ne publie de comptes rendus** que sous forme de recension critique détaillée ou d'article de synthèse (*review articles*). Elle apparaît **exclusivement par voie électronique** ; les tirés à part papier ne sont pas prévus.

Pour les **normes rédactionnelles détaillées**, ainsi que pour les **index complets** de chaque année et tome, prière de s'adresser à la page électronique de la revue :

www.revue-etudes-tardo-antiques.fr

La mise en page professionnelle de la revue est assurée par Arun Maltese, Via Tissoni 9/4, I-17100 Savona (Italie) – E-mail : bibliotecnica.bear@gmail.com.

ISSN 2115-8266

PROCOPE DE GAZA, LECTEUR D'ACHILLE TATIUS ET DE LONGUS

Abstract : The *Discourses* of Procopius of Gaza, especially the *Epithalamium for Meles and Antonina* recently published and attributed to the Gazean sophist by Eugenio Amato, clearly contain some quotations or echoes of Achilles Tatius' *Leucippe and Clitophon* and, in a less visible way, Longus' *Daphnis and Chloe*. In fact, Procopius shares with these novelists a very close representation of the world. Moreover, his work is a landmark in the history of the Greek literature : first, no contemporary writer seems to have read Longus, and very few Achilles Tatius ; second, in the Byzantine time and after, Achilles Tatius and Longus are copied out together in some manuscripts, and Byzantine novelists know them and use them sometimes together. Therefore, as regards reception and transmission of Achilles Tatius and Longus, Procopius appears to be a forrunner.

Keywords : Procopius of Gaza ; Achilles Tatius ; Longus ; Aristaenetus ; Byzantine novelists ; quotations.

L'édition de Procope de Gaza procurée très récemment par Eugenio Amato pour la *Collection des Universités de France* permet de redécouvrir un auteur largement méconnu et de constater que, au moins dans la partie profane de son œuvre, le sophiste semble se souvenir tout particulièrement de deux romanciers, Achille Tatius et Longus, offrant ainsi un témoignage précieux, parce qu'il est rare, sur la survie de ces auteurs qui seront des modèles pour les Byzantins¹.

¹ E. AMATO, *Procope de Gaza, Discours et fragments*, texte établi, introduit et commenté par E. A., avec la collaboration de A. CORCELLA et G. VENTRELLA, traduit par P. MARÉCHAUX, Paris 2014. Cette édition marque un progrès par rapport aux éditions établies par le même auteur (*Procopius Gazaeus. Opuscula rhetorica et oratoria*, omnia primum collegit, edidit, apparatu instruxit E. A., adiuvante G. VENTRELLA, cum testimoniis et fragmentis [...]). Accedunt Procopii et Megethii rhetoris epistulae mutuae sex, Berlin-New York 2009 ; *Rose di Gaza : Gli scritti retorico-sofistici e le Epistole di Procopio di Gaza*, Alessandria 2010) puisqu'elle comporte des textes très récemment attribués à Procope et offre ainsi un *corpus* plus complet. En ce qui concerne la postérité des œuvres romanesques, il n'y a guère que Nonnos de Panopolis pour témoigner de leur importance comme hypo-

Nous nous proposons donc, pour légitimer notre travail, de repérer, dans les discours, d'abord tous les passages parallèles, marqués par une similitude textuelle, une citation plus ou moins étendue, associant ces trois écrivains et, de façon plus large, les réminiscences des deux romanciers, créant un phénomène d'écho, discernables chez le sophiste². Nous essaierons de montrer que ces affinités dessinent, en quelque sorte, un imaginaire commun qui s'organise autour de thèmes communs, Procope allant chercher chez ses devanciers des matériaux qui sont en résonance avec sa poétique et expriment sa vision du monde. Ce faisant, en tant que lecteur qui opère des choix, il fournit un témoignage unique sur la réception et la transmission de deux romans grecs dans le trou noir qui sépare le moment de leur production de celui où ils serviront d'hypotextes aux romanciers byzantins, et c'est par ce point d'histoire littéraire, et plus largement culturelle, que nous terminerons cette étude : *Leucippé et Clitophon* d'Achille Tatius et *Daphnis et Chloé* de Longus ont été assez fréquemment transmis dans les mêmes manuscrits.

L'emprunt le plus évident aux romanciers grecs, en l'occurrence Achille Tatius, et qui a eu pour nous un effet de loupe à propos d'autres emprunts plus discrets, est contenu dans l'*Épithalame pour Mèlès et Antonina* qu'E. Amato a attribué à Procope avec des arguments qui semblent irréfutables³. Il s'agit des paragraphes 6 et 7 qui sont à mettre en rapport avec Achille Tatius, 1, 17 : dans les deux cas, nous avons affaire à un discours sur l'attraction amoureuse qui s'exercerait entre plantes d'une part, entre pierres d'autre part. Les rapprochements textuels sont si évidents qu'Achille Tatius « doit être considéré comme le modèle de Procope »⁴.

Qu'en est-il ? En ce qui concerne l'amour entre les plantes (§ 6), Procope affirme que « même la plante est amoureuse » (ἐρᾷ καὶ φυτὸν), qu'« elle adopte une position courbée » (ἐπικλίνει σχῆμά τι) pour signifier son amour aux

textes dans l'Antiquité tardive (cf. H. FRANGOULIS, *Du roman à l'épopée, Influence du roman grec sur les Dionysiaques de Nonnos de Panopolis*, Besançon 2014). Sur la renaissance du roman à Byzance, cf. la synthèse de C. CUPANE, « Il romanzo », dans G. CAVALLLO (éd.), *Lo Spazio letterario del Medioevo*, 3. *Le Culture circostanti*, I, *La cultura bizantina*, Roma 2004, pp. 407-453.

² Nous partons du principe que les *Discours*, productions d'une activité sophistique dans un cadre civique, ne relèvent pas, *a priori*, d'une interprétation chrétienne (sur ce problème, cf. la synthèse d'E. AMATO, *Procope* [n. 1], pp. 12-39). R.B. (BAS) TER HAAR ROMENY, « Procopius of Gaza and his Library », dans H. AMIRAV et R.B. TER HAAR ROMENY (éds.), *From Rome to Constantinople, Studies in Honour of Averil Cameron*, Leuven-Paris-Dudley (MA) 2007, pp. 173-190, ne mentionne pas de romanciers connus de Procope, pas plus que K. SEITZ, *Die Schule von Gaza. Eine litterargeschichtliche Untersuchung*, Heidelberg 1892, pp. 38-39.

³ Cf. E. AMATO, « Un discorso inedito di Procopio di Gaza : *In Meletis et Antoninae Nuptias* », *RET* 1, 2011-2012, pp. 15-69.

⁴ E. AMATO, *Procope* [n. 1], p. 384.

«paysans» (γεωργοῖς) qui, « en liant les branchettes, favorisent leur union et soignent l'amour » (καὶ δεσμῶ τῶν κλάδων μηχανῶνται μίξιν, τὸν ἔρωτα θεραπεύοντες)⁵. Chez Achille Tatius, 1, 17, le personnage narrateur, Satyros, affirme qu'il relaie les propos des « paysans » (γεωργῶν) au sujet de l'amour des plantes, et tout particulièrement des palmiers : « une plante en aime une autre » (φυτὸν ἐρᾶν) ; l'arbre « se courbe » (κλίνεται) vers l'objet aimé ; ce que voyant, le paysan « guérit le mal de l'arbre » (θεραπεύει τοῦ φυτοῦ τὴν νόσον) en y introduisant un rameau du palmier femelle aimé ; le mâle se réjouit de « l'étreinte de sa bien-aimée » (ἐπὶ τῇ τῆς ἐρωμένης συμπλοκῇ). Les reprises exactes de termes ou de figures de style, comme la métaphore qui dit l'accouplement, ne laissent aucun doute sur la dépendance de Procope par rapport à Achille Tatius.

Quant à l'union des pierres (§ 7), elle n'offre pas de telles reprises textuelles, mais la filiation n'en est pas moins évidente. Qu'on en juge. C'est le dieu Éros qui leur donne son « feu » (πυρός). Chez Achille Tatius, Satyros évoque aussi le « feu » (τὸ πῦρ) d'Éros, et affirme que la pierre de Magnésie a une force d'attraction « comme si elle possédait un feu amoureux » (ἐρωτικόν [...] πῦρ). Chez les deux auteurs, il est bien question d'« amour » : Procope prétend que les pierres sont capables d'« aimer avec les yeux de l'amour » (ἐρᾶν τοῖς ἔρωτος ὄμμασιν) ; chez Achille Tatius, 1, 17, 2, on lit : « La pierre de Magnésie aime (ἐρᾷ) le fer ; même si elle ne fait que le voir (ἴδῃ) et le toucher, elle l'attire (εἴλκυσεν) vers elle, comme si elle possédait un feu amoureux. Cela n'est-il pas, entre la pierre aimante et le fer aimé (ἐρώσης λίθου καὶ ἐρωμένου σιδήρου), un baiser ? » Le parallélisme entre les deux auteurs est également renforcé par le recours à des mots qui appartiennent à la même famille : ἴδῃ / ὄμμασιν et εἴλκυσεν / ὄλκῃ.

Après l'amour des plantes, puis l'amour des pierres, Procope poursuit : « Et que dire des attractions stellaires et de celles des fleuves incapables d'esquiver Éros, quand bien même il sillonne la pleine mer ? » (§ 7). Or, chez Achille Tatius (1, 18, 2), si l'ordre est inverse, par rapport à Procope, avec d'abord amour entre les pierres, puis amour entre les plantes, la suite du discours affirme : « Il existe

⁵ Pour le dernier syntagme cité, nous nous écartons de la traduction de P. MARÉCHAUX, *Procope* [n. 1] : « en liant des branchettes, ils produisent une greffe et entretiennent l'amour » pour suivre celle d'E. AMATO, *Un discorso* [n. 3] : « e con un fascio di rami producono un'unione, curando l'amore », mais, sauf indication contraire, c'est à cette traduction française que nous recourons, comme nous recourons à celles de la *Collection des Universités de France* pour les autres auteurs cités, en choisissant la dernière édition, dans le cas de Longus, celle de J.-R. VIEILLEFOND, *Longus, Pastorales (Daphnis et Chloé)*, texte établi et traduit par J.-R. V., Paris 1987. Pour la cohérence de la démonstration, nous modifions parfois légèrement le texte. Pour les textes qui ne sont pas édités dans la CUF, nous traduisons, notamment les *Lettres* de Procope d'après l'édition d'E. AMATO, *Rose* [n.1].

aussi un autre mariage (γάμος ἄλλος), entre les eaux, à travers la mer : l'amant est un fleuve d'Élide, la bien-aimée une fontaine de Sicile ». En clair, est dénoté le mariage d'Alphée et d'Aréthuse. Certes, ce sont des *topoi*, et la symétrie peut être fortuite, mais l'enchaînement, même modifié, même lacunaire, de ces trois *topoi* doit donner à réfléchir sur une filiation entre Achille Tatius et Procope qui se manifeste par d'autres éléments lesquels, mis en relation, peuvent devenir signifiants, et convaincants. C'est sans doute le mot « mariage », inscrit dans le texte du romancier, qui a donné à Procope l'impulsion pour utiliser l'exemple dans un épithalame, dont le marié porte précisément le nom d'un fleuve, le Mélès, fleuve de Smyrne, et l'a encouragé à traiter ces types d'amour, et plus généralement de la puissance de Gamos et d'Éros, selon les recommandations de Ménandre le Rhéteur à propos de la rédaction d'un épithalame⁶.

En effet, le développement sur la toute-puissance d'Éros, et les exemples mythologiques auxquels Procope a recours dans l'*Épithalame*, § 6-8, se retrouvent chez Achille Tatius 1, 1, 13-2, 1 : la manifestation la plus éclatante du pouvoir d'Éros, c'est la soumission de Zeus qui se transforme en taureau pour enlever Europe : « Éros menait le taureau, Éros, un tout petit enfant [...] ; il se tournait en direction de Zeus et souriait doucement, comme par moquerie, parce que c'était à cause de lui qu'il était devenu taureau ». Or, Procope, qui commence lui aussi par le cas de Zeus pour illustrer le pouvoir d'Éros, cite, en deuxième position, la métamorphose de Zeus en taureau, avant de citer les exemples de Poséidon et d'Apollon. L'expression qu'il utilise à propos de Poséidon mérite attention : « Poséidon n'est-il pas attiré vers la terre, amant de terre ferme (ἐραστής ἠπειρώτης) captif de sa passion ? » En effet, comme le relève E. Amato, « on ne trouve la *iunctura* ἠπειρώτης ἐραστής que chez Achille Tatios (1, 18, 5). C'est du romancier (1, 18, 2-3) que s'est inspiré aussi Procope (§ 6 et 7) à propos des pierres *philtrides* et du dattier [...]. On peut donc légitimement supposer que l'expression a été aussi empruntée à Achille Tatios »⁷.

D'autre part, la *Description du tableau sis en la ville de Gaza*, § 1, s'ouvre, encore une fois, par l'affirmation de la toute-puissance d'Éros s'exerçant sur Zeus, qui se métamorphose notamment en taureau, sur Poséidon qui « abandonne la mer pour déménager en terre ferme » (πρὸς ἠπειρον μετοικίζεται) et d'Apollon

⁶ Cf. 2, 402, 7-10 Spengel ; 2, 401, 22-28 Spengel. E. AMATO, *Procope* [n. 1], pp. 380-387 dresse un tableau comparatif entre le texte de Ménandre et celui de Procope. Le passage de Ménandre était si célèbre qu'il semble avoir poussé le copiste Démétrius Trivolis à introduire dans l'éloge d'Éros prononcé par le berger Philétas chez Longus 2, 7, 1-4 une phrase qui en est une paraphrase (cf. A. GUIDA, « Nuovi testimoni di Longo e Achille Tazio », *Prometheus* 7, 1981, pp. 1-10, *praes.* pp. 6-7).

⁷ E. AMATO, *Procope* [n. 1], p. 427, n. 65.

poursuivant Daphné⁸. Procope énonce, il n'explique pas, mais il est facile de voir qu'il suit ici un schéma tripartite que, pour sa part, Achille Tatius exprime clairement par la bouche du narrateur primaire (1, 2, 1 : « Quel pouvoir [...] exerce un bambin sur le ciel, la terre et la mer ! »). Si nous revenons à Procope, nous constatons qu'à propos de Zeus, il cite ailleurs successivement Sémélé, Héra, Europe, Danaé. Achille Tatius, qui a ouvert son roman avec Europe, se réfère à une série d'amours assez proche : Alcmène, Danaé, Sémélé (2, 36, 4 ; 2, 37, 4). Il ignore Poséidon, mais mentionne, lui aussi, Apollon et Daphné, dans des termes voisins, pour ne pas dire identiques. Certes, réduite à un schéma, la légende requiert un vocabulaire restreint, ce qui explique sans doute la similitude, qu'il faut néanmoins souligner : selon la *Description*, « quant au dieu (Θεός) Apollon, il poursuit (διώκει) la fuyarde (φεύγουσαν), et vainqueur, le voilà déconfit : ce qu'il a conquis, c'est une plante (φυτόν), le laurier (δάφνην), et non pas une vierge (παρθένον) »⁹. Chez Achille Tatius 1, 5, 5, réduit à l'essentiel, le texte fait apparaître les mêmes mots : « Apollon adressant des reproches à la fuyante (φεύγουσαν) Daphné, la poursuivant (διώκων), étant sur le point de s'en saisir, la jeune fille se transformant en plante (φυτόν) et Apollon se faisant une couronne de la plante [...] » ; et le personnage de s'exclamer (1, 5, 7) : « Vois, même Apollon est amoureux et, lui aussi, d'une jeune fille (παρθένου) ; il n'a pas honte d'aimer et poursuit la jeune fille ; et toi, tu hésites, tu as honte, tu es sage hors de saison ; es-tu donc supérieur au dieu (Θεοῦ) ? »

De plus, le passage du livre 2 de *Leucippé* que nous venons d'évoquer à propos des amours de Zeus contient, inspirée par un passage célèbre du *Banquet* de Platon (180D-181C) sur les deux Aphrodite, l'Aphrodite céleste et l'Aphrodite pandémienne, une réflexion que nous retrouvons chez Procope, non pas dans la *Description*, mais dans la *Dialexis 3 sur la rose*, § 2. Chez Achille Tatius 2, 37, 2, le narrateur déclare que « c'est la beauté des femmes qui fit descendre du ciel Zeus en personne » (τὸν Δία κατήγαγεν ἔξ οὐρανοῦ) ; chez Procope, c'est Aphrodite qui « fait descendre Zeus du ciel sur terre » (εἰς γῆν ἔξ οὐρανοῦ κατὰγει τὸν Δία). Nous ne croyons pas aux coïncidences et voyons encore ici une réminiscence du romancier.

⁸ A propos de Poséidon, c'est sans doute son amour pour la nymphe Tyro qui est visé (cf. E. AMATO, *Procope* [n. 1], p. 211, n. 5). Dans la *Dialexis 3 sur la rose*, § 2, Tyro est nommée (la traduction « émerveillé par Tyr » est due à une coquille ; dans la n. 5, p. 211, il est bien question de Tyro).

⁹ La légende de Daphné apparaît aussi dans la *Dialexis 3 sur la rose*, § 2. En revanche, dans l'*Épithalame*, § 8, « Apollon n'était-il pas archer jusqu'à ce qu'il vît l'archer Éros ? », il n'est pas certain qu'il faille rattacher cette assertion à un mythe précis, contrairement à ce que suggère E. AMATO, *Procope* [n. 1], p. 428, n. 67 (« L'allusion à la passion d'Apollon pour Daphné ne devait certes pas échapper au public averti de Procope »).

D'ailleurs, une autre œuvre de Procope, la *Dialexis 1 sur le printemps*, § 1, permet un autre rapprochement avec deux passages contigus d'Achille Tatius, 5, 3, 4-8 et 5, 5, 4-5. Ce qui les rassemble, c'est le mythe bien connu de Procné, Philomèle et Térée qui se termine, avant la métamorphose des personnages en oiseaux par, selon les mots de Procope, un « festin impie servi à un père impie » (παρὰ νόμῳ πατρὶ παράνομος εὐωχία), écho de l' « amour impie » (ἔρωτος παρὰ νόμου) évoqué chez Achille Tatius 5, 4, 2, et moteur de la fable. Térée, qui a violé sa belle-sœur Philomèle, lui a arraché la langue pour la contraindre au silence, « mais à elle il restait des mains capables de représenter ce qu'elle avait subi » (χεῖρες δειναὶ μιμεῖσθαι παθήματα)¹⁰. Achille Tatius (5, 5, 5), quant à lui, avait déjà utilisé ces expressions : « sa main est la représentante de sa langue » (τῆν γλῶτταν μιμεῖται ἡ χεῖρ) et révèle « ce qu'elle a subi » (ἃ πέπονθε).

On peut établir d'autres rapports textuels entre Procope et le romancier à propos, notamment, de la rose, ou mieux de l'éloge de la rose auquel se livrent le rhéteur de Gaza dans la *Dialexis sur la rose*, évidemment, et plus encore dans la *Dialexis 2 sur le printemps*, § 5, et Achille Tatius dans plusieurs passages qui présentent le décor initial de son roman ou ses personnages. Les deux auteurs, en effet, tiennent la rose pour la fleur par excellence, ou pour le dire avec une métaphore qu'ils utilisent, la « reine » des fleurs.

L'héroïne Leucippé « fait l'éloge » de la rose, disant en substance : « Si Zeus avait voulu donner aux fleurs un roi (βασιλέα), c'est la rose qui régnerait (ἄν [...] ἐβασίλευσε) sur les fleurs (2, 1, 2) ». Procope (*Dialexis 2 sur le printemps*, § 5) écrit : « Se dressant royalement (βασιλικῶς) au centre de son calice (τῆς κάλυκος) ». C'est précisément au « calice (τῆς κάλυκος) de la rose » que songe le héros Clitophon quand il contemple la bouche de sa bien-aimée qui termine son chant sur la rose (2, 1, 3 ; cf. aussi 1, 4, 3). D'autre part, Procope dit que la fleur se détache sur une « prairie » (τὸν λειμῶνα), *Dialexis 2 sur le printemps*, § 5 ; Achille Tatius 2, 1, 2 la qualifie de « rougeur de la prairie » (λειμῶνος ἐρύθημα)¹¹. Le terme qui signifie la « rougeur » (ἐρύθημα) se retrouve sous la forme adjectivale dans la dénotation « couleur rouge » (ἐρυθροῦ χρώματος) de Procope, § 5. En effet, la rose est rattachée ailleurs (*Dialexis 3 sur la rose*, § 4), dans un discours explicitement étiologique, au sang d'Aphrodite qui se blesse les pieds dans sa quête éperdue d'Adonis : « et la couleur sang est devenue la couleur naturelle des roses » (καὶ τοῦ αἵματος τὸ χρῶμα τοῖς ῥόδοις φύσις ἐγένετο). Cependant, dans la *Dialexis 2 sur le printemps*, § 5, il semble que la fleur, blanche à l'origine, une fois teinte du sang de la déesse, prenne une teinte rose : « Comme

¹⁰ Il se pourrait que nous ayons là, comme le suppose E. AMATO, *Rose* [n. 1], pp. 65-70, une allusion à la pantomime, genre alors très en vogue.

¹¹ Cf. aussi 1, 1, 5 ; 1, 19, 2.

sa couleur rouge s'unit à la blanche et que l'une, par suite du mélange, se fond dans l'autre, la tonalité intense de chacune en est atténuée. Que ne tourne pas en longueur le récit narratif comment la rose, blanche en son origine, a pris par la suite son aspect actuel ». *Leucippé* offre un compromis, car la rose est à la fois blanche et rouge : « La rose et le narcisse avaient la même forme de calice ; c'était la coupe de la plante. La couleur des pétales qui se séparaient autour du calice était à la fois de sang (αἷματος) et de lait dans le bas du pétale de la rose, et le narcisse était en son entier semblable au bas de la rose » (1, 15, 5)¹². La description de l'héroïne fait du reste intervenir la rose, le narcisse, et la violette : « C'est de la couleur du narcisse que resplendissait son visage, une rose apparaissait sur ses joues, la lumière de ses yeux brillait comme une violette » (1, 19, 1). Or, la rose, associée au narcisse, apparaît très tôt dans le roman (1, 1, 5). S'il ignore la violette, Procope cite le narcisse qui, à la différence d'Achille Tatius, lui donne prétexte d'évoquer le mythe¹³.

Et Longus ? Avec lui, la parenté est plus difficile à reconnaître, mais l'évocation du printemps, si fréquente chez Procope, et si fondamentale dans *Daphnis et Chloé*, peut nous mettre sur la voie. Considérons l'*Éthiopée du pâtre*, § 4. La mention des abeilles butinant, « les abeilles tournent en vrombissant dans les prairies » (τοῖς λειμῶσιν περιβομβοῦσιν αἰ μέλιτται), a son équivalent exact, au suffixe verbal près, chez Longus 1, 9, 1 : « Les abeilles vrombissaient dans les prairies » (ἐβόμβουν ἐν τοῖς λειμῶσιν αἰ μέλιτται)¹⁴. De plus, les béliers qui montent les brebis sont évoqués chez Procope (κριοί [...] ἐπιβαίνουσιν) et chez Longus 3, 13, 1 (κριοί [...] ἔβαινον). Plus intéressante est l'idée exprimée que ce spectacle enflamme de désir ceux qui le regardent et a une fonction didactique. Le pâtre de Procope déclare : « J'emmènerai ma bien-aimée et j'imiterai (μιμήσομαι) mon troupeau ». Chez Longus, nous avons le commentaire du narrateur (3, 13, 2) : « Même des vieillards auraient été poussés au désir en voyant tout cela. Quant à eux, jeunes et pleins de sève, et depuis déjà longtemps à la recherche de l'amour, ils bouillaient devant ce qu'ils entendaient, ils se sentaient fondre devant ce qu'ils voyaient et ils cherchaient eux aussi quelque chose de plus que le baiser et l'étreinte ». De fait, pour *Daphnis*, l'éducation à la sexualité se fait par imitation du modèle animal ; il est décrit « imitant (μιμούμενος) les boucs » (3, 14, 5). Longus a peut-être à l'esprit les vers de Théocrite 1, 82-83, mais il est très probable que Procope se souvienne de Longus.

Associé également au thème du printemps, le spectacle des agneaux qui bondissent et qui, chez Longus, donnent, là encore, envie aux protagonistes de les

¹² Cf. aussi 1, 19, 1 sur la juxtaposition du rouge, du rose et du blanc.

¹³ Cf. *Dialexis 1 sur le printemps*, § 2 ; *Dialexis 2 sur le printemps*, § 4 ; *Éthiopée du pâtre*, § 3.

¹⁴ Cf. aussi *Dialexis 2 sur le printemps*, § 2, pour une formulation semblable.

imiter (1, 9, 2) : « En voyant les agneaux bondir, ils sautaient avec légèreté » (βλέποντες δὲ σκιρτῶντας τοὺς ἄρνους ἤλλοντο κοῦφα)¹⁵. Chez Procope, *Éthopée du pâtre*, § 3, le pâtre exhorte ses agneaux à bondir : « À présent, bondissez, mes agneaux » (σκιρτᾶτε νῦν, ἄρνες), et dans la *Dialexis 1 sur le printemps*, § 2, il est aussi question des agneaux qui sautent avec des « bonds légers » (σκιρτήμασι κούφοις). Certes, il s'agit d'un *topos*, et il est bien difficile de faire le partage entre citation et cliché. Cela dit, il y a au moins partage d'un imaginaire et utilisation d'une même famille de mots pour dire l'énergie vitale des agneaux, et non pas des chevreux, qui auraient pu, eux aussi, donner matière à description.

De plus, corrélés au printemps figurent, chez Procope aussi bien que chez Longus, des éléments thématiques qui suscitent fréquemment, sous une forme plus ou moins longue, le rappel de mythes étiologiques. Pour parler vite, hirondelles, rossignols et musique, notamment celle de la syrinx, sont les marqueurs de cette saison, comme ils sont des éléments déclencheurs de récits mythologiques¹⁶.

Cela est évident chez Procope, dans les œuvres sophistiquées comme dans sa correspondance, et il joue avec humour de ce qu'il identifie parfaitement comme un discours topique, ainsi que l'atteste la fin de la *Lettre 18* adressée à son frère Zacharie : « Tu t'étonnes peut-être que, en tant que sophiste, et observant déjà le printemps, alors qu'il faudrait faire montre de mon éloquence, j'aie tout passé sous silence. Et sans doute cherches-tu dans mes lettres fleurs, hirondelles, mer devenue calme, bel Adonis et Aphrodite, son amante extraordinaire, et tu t'étonnes encore de ne pas entendre parler de la rose et de sa grâce. Mais moi, je n'en dirai rien, surtout à toi, pour que tu ne m'accuses pas encore, en riant, de manquer de goût et d'être un sophiste ».

Ainsi, dans la *Dialexis 1 sur le printemps*, § 1, hirondelles et rossignols chantent Procné, métamorphosée en rossignol et Philomèle en hirondelle, et dans l'*Éthopée du pâtre*, § 4, il est encore question du rossignol : « Haut perché, un rossignol sifflera un chant de printemps. Comme on le raconte, il cherche son enfant et telle une mère il se lamente », et plus fugitivement du chant et du vol des hirondelles. Celles-ci sont également très souvent mentionnées dans les *Lettres*, sans allusion mythologique explicite¹⁷.

¹⁵ En 1, 9, 1 apparaissent aussi « bondissaient » (ἔσκιρτων) et « bonds » (σκιρτήματα). Héliodore, *Éthiopiennes* 5, 14, 3, évoque lui aussi, dans une *ekphrasis*, les « bonds » des agneaux (ἀρνίων ἀπαλὰ σκιρτήματα).

¹⁶ Cf. D. WESTBERG, « The Rite of Spring, Erotic Celebration in the *Dialexeis* and *Ethopoiai* of Procopius of Gaza », dans I. NILSSON (éd.), *Plotting with Eros, Essay on the Poetics of Love and the Erotics of Reading*, Copenhagen 2009, pp. 187-210 : 205-206, qui souligne combien Procope dépasse l'*ekphrasis* dans son goût pour les métamorphoses érotiques et se livre à des *excursus*.

¹⁷ Cf. *Ep.* 7 ; 11 ; 18 ; 19 ; 37 ; 39 ; 138 ; 168.

Longus, lui aussi, évoque, au passage, une hirondelle (1, 26, 1), mais préfère mentionner les rossignols (cf. 1, 14, 2 ; 1, 18, 2 ; 3, 24, 2), et le fils assassiné de Procné, Itys (3,12, 4), comme le fait Procope qui appelle l'enfant Itylos (*Dialexis 1 sur le printemps*, § 1)¹⁸. Quant aux noms des deux femmes, aucun ne les donne.

En connexion avec les oiseaux, la musique, et plus précisément celle produite par la syrinx, est omniprésente chez les deux auteurs, qui soulignent combien elle met fin à l'insupportable silence de l'hiver¹⁹. Dans la *Dialexis 1 sur le printemps*, § 2, il est dit du pâtre « la syrinx (hostile à la musique est l'hiver, alors elle était restée suspendue) une fois décrochée, lui-même chante le printemps ou Pan, protecteur des pâtres ».

Chez Procope, cependant, le mythe de Syrinx ne se greffe pas sur la mention de l'instrument, contrairement à ce que fait Longus (2, 34 ; 37). De même, alors qu'il mentionne le pin, arbre de la poésie bucolique sous lequel va s'installer le pâtre pour jouer de la syrinx (*Éthopée du pâtre*, § 4), il ne développe pas le mythe de Pitys, à la différence de Longus (cf. 1, 27, 2 ; 2, 7, 6 ; 39, 3). Là où les deux auteurs se rejoignent, c'est à propos du mythe d'Écho. Longus le traite assez longuement (cf. 3, 23, 5), Procope le mentionne dans l'*Éthopée*, § 4 et dans la *Dialexis sur la rose*, § 2. Sans que l'on puisse repérer un emprunt de Procope, constatons que l'accent est mis sur la perplexité de Pan qui cherche désespérément le corps d'où émane cette voix. Pour marquer cette présence qui échappe, Longus 3, 23, 5, montre un Pan se demandant « qui est cet élève qui se cache » (ὁ λανθάνων μαθητής), et Procope, *Éthopée*, § 4, évoque Écho, « qui est apparemment toujours proche et qui se cache » (λανθάνουσαν).

Il apparaît donc bien que Procope partage des références culturelles, notamment mythologiques, inséparables souvent d'un érotisme violent, avec les deux romanciers et se les approprié²⁰.

Nous avons parlé plus haut du partage d'un imaginaire entre Procope et Longus à propos de l'éveil des sens lié au printemps. Il nous semble que nous pouvons explorer cette idée dans une autre direction. En effet, ces deux artistes, auxquels il convient d'adjoindre Achille Tatius, affichent le même goût pour une

¹⁸ Comme le remarque E. AMATO, *Procope* [n. 1], p. 60, n. 14, Procope est le seul avec Nonnos (*D.* 44, 266 ; 47, 30) et Agathias (*AP* 5, 237, 9), qui lui est postérieur, à donner le nom d'Itylos.

¹⁹ Sur l'hiver synonyme de silence, cf. Longus 3, 12, 4, où il est dit que les rossignols reprennent leurs chants au printemps, après « un long silence », et Procope, *Ep.* 7 ; 11 ; 138 avec la métaphore « l'hiver du silence » (χειμῶνα σιγῆς). On lit aussi, dans la *Dialexis 2 sur le printemps*, § 1 « Eh bien ! nous aussi, comme s'il était un hiver de paroles, faisons fondre les glaces du silence ».

²⁰ D. WESTBERG, *The Rite* [n. 16], p. 211, note : « The elaborate rhetoric with which Procopius handles the literary tradition may indeed be seen as a way to show off his erudition ; at the same time it is a means of conveying a tradition and a literary heritage into a new era ». Cette remarque vaut transposée au domaine du roman.

esthétique du mélange, du brouillage des frontières, qui crée une réalité nouvelle, harmonieuse, faite d'entités complémentaires bien qu'opposées. Prenons quelques exemples.

Et d'abord la description de villes situées au bord de la mer, ou plus précisément que la mer pénètre au point que terre ferme et eau se distinguent à peine, et que surgit l'image de l'île. Dans le *Panegyrique pour l'empereur Anastase*, § 2, à propos de la patrie de l'empereur, Procope écrit : « Épidamne [...] est une cité qui s'étend de la terre ferme à la mer (ἐξ ἡπείρου προβεβλημένην εἰς θάλατταν), comme si elle habitait à la fois chacun de ces éléments, et qui, plus que les autres, jouit des biens que lui procurent et la terre et la mer. Car il y est possible dans une certaine mesure d'habiter une île (νησον) et en même temps de faire partie des continentaux (ἡπειρώτας) ». Certes, il y a là application des principes des rhétoriciens, au premier chef ceux de Ménandre, dans l'éloge des villes, et donc production de *topoi*²¹. Mais il est frappant que le roman d'Achille Tatius s'ouvre par la phrase « Sidon est une ville située sur la mer (Σιδῶν ἐπὶ θαλάττη πόλις) et que le narrateur décrive tout aussitôt (1, 1, 2) une des merveilles qui s'y trouvent, un « tableau consacré figurant à la fois la terre et la mer » et représentant l'enlèvement d'Europe, dans un paysage fait de « langues de terre qui s'avancèrent vers la mer » (1, 1, 6) et un taureau « au milieu de la mer » (1, 1, 9)²². Plus loin (2, 14, 1), Tyr est évoquée dans un oracle de la façon suivante : « L'île est une <ville> qui reçut un sang au nom de plante, portant un isthme et un détroit sur le continent ». Ce qui donne, dans le décryptage (2, 14, 2-4) : « Le dieu a dit qu'elle était 'au nom de plante' car c'est l'île des Phéniciens, et le palmier est une plante. La terre et la mer se la disputent, la terre l'attire à elle ; elle s'attache à la fois à la terre et à la mer. Elle est fixée en mer mais ne quitte pas la terre, car une étroite bande l'unit au continent et c'est comme le col de l'île. Elle n'a pas des racines dans la mer, mais l'eau coule en dessous ; il y a un passage sous l'isthme, et c'est le spectacle curieux d'une ville dans la mer et d'une île dans la terre »²³. Suit un

²¹ Cf. E. AMATO, *Procope* [n. 1], nn. 17 et 18, pp. 308-309. Procope, *Ép.* 155, évoque aussi Constantinople comme une ville entre terre et mer, sans l'avoir jamais vue.

²² Cf. J.-PH. GUEZ, « Achille Tatius ou le paysage-monde » dans B. POUDERON (éd.), *Lieux, décors et paysages de l'ancien roman des origines à Byzance*, Lyon 2005, pp. 299-308, et V. GIRAUDET, « Le rivage, la presqu'île et le marais : espaces baroques chez Achille Tatius et Nonnos de Panopolis » dans R. POIGNAULT (éd.), *Présence du roman grec et latin*, Actes du colloque tenu à Clermont-Ferrand (23-25 novembre 2006), Clermont-Ferrand 2011, pp. 147-163, qui souligne, p. 151, que, quand Achille Tatius utilise l'image de la rivalité entre éléments, Nonnos « utilise chaque fois celle de l'union amoureuse ». Effectivement, à propos de la description de Tyr (40, 311-352), on lit notamment, v. 324-326, « Et l'Ébranleur de la terre enserre la ville d'un lien ferme, humide époux nageant autour d'elle ; il semble tenir enlacé de son bras bouillonnant le cou de la vierge ». L'esthétique procopienne, plus sensible au mélange qu'à la rivalité, coïncide avec celle de Nonnos.

²³ Rappelons que φοῖνιξ peut s'entendre, entre autres, comme « pourpre », « palmier » et

développement sur un olivier et le feu qui « cohabitent » (συννοικεῖ), de l'« affection du feu et de la plante » (πυρὸς φιλία καὶ φυτοῦ) et, plus généralement, de la cohabitation d'éléments contraires (2, 14, 5-6). Pour en revenir à cette esthétique, que l'on serait tenté de qualifier de baroque, puisqu'elle joue à fond sur l'illusion, citons l'*incipit* de Longus : « Mytilène est une ville de Lesbos aussi grande que belle, coupée de canaux où s'engage la mer [...] : on croirait voir, non pas une ville, mais une île ».

Ce mariage de la terre et de l'eau, nous l'avons déjà rencontré dans l'*Épithalame*, § 8, à propos de Poséidon. La formulation de Procope semble trouver son origine dans un passage d'Achille Tatius, 1, 18, 3-5, qui est la suite de celui que nous avons examiné : « La vipère mâle, serpent de la terre » est attirée par la murène, « un autre serpent, mais de mer, qui a la forme d'un serpent mais a la vie d'un poisson [...] ». Ils restent tous deux à se regarder l'un l'autre, d'un côté le terrestre amant, de l'autre la bien-aimée insulaire ». La *Dialexis 3 sur la rose*, § 2, offre un autre exemple, toujours à propos de Poséidon, de l'union des contraires, ou du moins des complémentaires, puisqu'il s'agit de l'union du dieu avec la nymphe Tyro : « Poséidon oublia la mer [...] et il s'unit à l'eau douce ».

Par ailleurs, dans deux de ses *Lettres*, Procope évoque la crue du Nil, moment privilégié de l'année où la terre et l'eau, devenue mer en quelque sorte, se confondent, et où les activités humaines se présentent sous un jour insolite. Il écrit à ses correspondants (*Ep.* 20) « de nouveau, des poissons vous viennent des vignes, et la campagne, semble-t-il, fournit les produits de la mer, et en même temps il vous est possible de vendanger champs et mer et de ramasser d'un côté des grappes, et de l'autre, au contraire, des poissons ». Et dans la *Lettre* 124, il s'interroge : « Tu me dis, en effet, que le Nil fait pleuvoir la terre, si j'ai bien compris, et rend navigable (πλωτήν) la terre qui était auparavant accessible à pied (βατήν) ». Or, Achille Tatius, 4, 12, 5, à l'inverse de ce passage, associe ce qui est séparé chez Procope. A propos des marais formés par les crues du Nil, il note que les bouviers y « marchent et naviguent » (βαδίζουσι καὶ πλέουσι). La présence symétrique de mots de la même famille dans les deux textes n'est sans doute pas fortuite et porte à croire que, là encore, Procope peut se souvenir d'Achille Tatius.

D'un Achille Tatius qui, en 4, 12, 1, souligne, par le jeu des juxtapositions, le brouillage induit par la crue du Nil, créant des images qui ne sont pas éloignées, dans leur effet, de celles créées dans la *Lettre* 20 : « C'est un spectacle étrange qu'un navire près d'un hoyau, une rame près d'une charrue, un gouvernail près d'une faux ; c'est la halte des marins ainsi que des laboureurs, celle des poissons

« phénicien ». Chariton, 7, 2, 7-9, donne lui aussi une description de Tyr, avec notamment, en 8, cette notation : « la ville est bâtie sur la mer : un très étroit couloir d'accès la rattache à la terre, lui ôtant ainsi la qualité insulaire ; elle semble un bateau au port, relié à terre par sa passerelle ».

ainsi que des bœufs. Là où l'on vient de naviguer, on plante, et là où l'on plante, c'est la mer que l'on cultive [...]. Et l'on peut voir la rivalité entre le fleuve et la terre. Ils luttent l'un contre l'autre, l'eau pour transformer en mer une si grande étendue de terre, la terre pour absorber une si grande quantité d'eau douce. Tous deux remportent une égale victoire et nulle part n'apparaît de vaincu ; car l'eau et la terre s'étendent aussi loin l'une que l'autre ».

Et Longus ? S'il n'évoque pas le Nil, il n'ignore pas, nous l'avons vu, l'interpénétration de la terre et de la mer qui trouble le regard, comme l'attestent encore ces deux images qui créent une illusion fugace par le biais de la métaphore ou de la comparaison. En 2, 15, 3, le narrateur fait voir un « chevrier qui fait paître ses chèvres sur la mer comme s'il était marin »²⁴. En 1, 30, 5-6, le narrateur décrit le spectacle de vaches nageant dans la mer et évoque le vacher qui les accompagne « comme s'il conduisait une charrette ».

Cela dit, il apparaît que les affinités entre Procope et Longus sont nettement moins affirmées que celles avec Achille Tatius. On retrouve, du reste, cette influence d'Achille Tatius chez un écrivain qui a sans doute été contemporain de Procope, Aristénète, auteur de *Lettres érotiques* que ses deux derniers éditeurs, O. Mazal et R. Vieillefond, placent au tournant des V^e et VI^e siècles²⁵. Quant à Procope, rappelons-le, il a vécu entre 465/470 et 526/530²⁶. En revanche, quoi qu'en dise O. Mazal, Longus paraît ignoré d'Aristénète²⁷.

Les emprunts à Achille Tatius se font surtout à partir du livre 1 de *Leucippé* : la description du tableau et de la prairie qui y est peinte (1, 1, 6) ainsi que le lieu où le narrateur secondaire va raconter, et qui n'est pas sans rappeler le *Phèdre* de Platon (cf. 1, 2, 3), inspirent Aristénète (1, 3) ; de même, la description de l'héroïne, Leucippé et du trouble amoureux (1, 4, 3 ; 1, 9, 3) a des échos chez l'épistolier

²⁴ Nous traduisons.

²⁵ Cf. O. MAZAL, *Aristaeneti Epistularum libri II*, edidit O. M., Stuttgart 1978, p. IV, (*Nibil ergo obstare videtur, quominus Aristaenetus exeunte quinto saeculo vel circiter anno 500 scripsisse asseramus*) et J.-R. VIEILLEFOND, *Aristénète, Lettres d'amour*, texte établi et traduit par J.-R. V., Paris 1992, p. XI (« Tout porte à croire que le recueil d'Aristénète doit bien se situer peu après le début du VI^e siècle : disons dans le premier quart de ce siècle »). A.T. DRAGO, *Aristeneto. Lettere d'amore*, introduzione, testo, traduzione e commento, Lecce 2007, p. 36, le situe « tra la fine del V e gli inizi del VI secolo ».

²⁶ Cf. E. AMATO, *Procope* [n. 1], pp. XXVIII-XXX.

²⁷ Cf. O. MAZAL, *Aristaeneti* [n. 25], p. IV, qui cite Longus parmi les écrivains de l'époque impériale auxquels Aristénète a été sensible. Cependant, son *index auctorum* ne comporte aucune entrée « Longus ». J.-R. VIEILLEFOND, éditeur à la fois de Longus et d'Aristénète [nn. 5 et 25], ne détecte aucune influence du premier sur le second, comme l'atteste, là encore, l'absence de Longus dans l'index des auteurs. A.T. DRAGO, *Aristeneto* [n. 25], p. 454, met en rapport Longus 3, 7, 3 et Aristénète 2, 4, 8 ; il n'est pas question d'imitation, mais, à travers une série d'occurrences, de circonscrire l'acception du verbe *καρτερεῖν* dans un contexte érotique.

(cf. 1, 1 ; 2, 20). Enfin, il faudrait ajouter à cela le passage 2, 9, 3 d'Achille Tatius, qui est manifestement repris en 1, 25, où il est question de « boire des baisers ».

Le constat s'impose : l'épistolier cite surtout des fragments de description du livre 1 d'Achille Tatius, comme Procope. Il est possible d'imaginer que des discours descriptifs, plus autonomes, se prêtent mieux au réemploi, de même que les discours explicatifs du livre 2 sur l'amour. Parallèlement, N. Bianchi, étudiant les emprunts d'Aristénète au romancier Xénophon d'Éphèse, relève encore que ceux-ci se font surtout à partir du livre I des *Éphésiaques*, parce que l'épistolographe est intéressé par les discours sur les symptômes de l'amour, qui sont caractérisés, précisément, au début du roman²⁸.

L'hypothèse peut être avancée que le roman d'Achille Tatius aurait été diffusé en extraits, peut-être pas dès le temps qui a suivi sa rédaction, mais à l'époque de Procope et d'Aristénète, et que ces deux auteurs auraient puisé dans une anthologie et auraient des lectures de seconde main²⁹.

Quoi qu'il en soit, Procope s'avère un témoin intéressant dans la réception du roman grec. En effet, avant lui, les témoignages sur le roman, *a fortiori* sur un roman précis, sont rarissimes, et ils le seront encore jusqu'à la Renaissance byzantine³⁰.

En ce qui concerne Achille Tatius, il est connu de Basile de Césarée qui, dans la *Lettre* 133 Courtonne, datée de 373 et adressée à Pierre, archevêque d'Alexandrie, reprend presque textuellement une phrase de *Leucippé*, 1, 9, 4-5, prouvant ainsi que le romancier était lu dans un milieu chrétien³¹. A une époque plus tardive, entre la fin du IV^e siècle et le début du V^e, les *ekphraseis* zoologiques

²⁸ Cf. N. BIANCHI, *Romanzi greci ritrovati, Tradizione e riscoperta dalla tarda antichità al Cinquecento*, Bari 2011, p. 17.

²⁹ Des papyrus, datés des II^e et III^e siècles, contiennent des passages des livres 2, 3, 4, 6 et 8 (cf. J.-PH. GARNAUD, *Achille Tatius, Le roman de Leucippé et Clitophon*, texte établi et traduit par J.-PH. G., Paris 1991, pp. XXIII-XXV), mais il nous paraît impossible de les exploiter pour notre démonstration.

³⁰ Pour une attestation sur le genre romanesque, on cite généralement, outre une allusion possible à *Callibroé* chez Perse (1, 1, 134) et à Chariton chez Philostrate (*Ep.* 66), un passage de la *Lettre* 89b Bidez de Julien, et, plus rarement, un passage du *Aux jeunes gens sur la manière de tirer profit des lettres helléniques*, § 4, de Basile de Césarée (cf. A. GUIDA, « L'imperatore e il vescovo. Testimonianze sulla fortuna del romanzo nel IV secolo » dans A. MARCONE (éd.), *Società e cultura in età tardoantica. Atti dell'incontro di studi*, Udine 29-30 maggio 2003, Firenze 2004, pp. 23-37, *praes.* 27 ; 31-33). A. GUIDA, p. 28, révèle un autre témoin, Théodorus Priscianus, un médecin quasi contemporain de Julien, qui, dans *Remèdes faciles à se procurer* 2, 11, 34, p. 133 Rose, fait allusion, dans des termes proches de ceux de Julien, à des romanciers, notamment au « Syrien Jamblique ». Enfin, dans son *Histoire ecclésiastique*, 5, 22, Socrate, auteur du V^e siècle, mentionne Héliodore et ses *Éthiopiennes*.

³¹ Cf. A. GUIDA, *L'imperatore* [n. 30], pp. 34-37, à qui nous devons cette référence.

d'Achille Tatius sont citées dans le *Commentaire sur l'Hexaméron* du Pseudo-Eustathe³². Quant à Longus, il semble avoir été totalement ignoré, et par les auteurs païens, et par les auteurs chrétiens³³. Cela dit, il est fort probable que, au V^e siècle, *Leucippé*, et dans une moindre mesure *Daphnis*, aient été lus par Nonnos qui, dans ses *Dionysiaques*, offre des parallèles qui semblent voulus. Ainsi, comme l'a montré récemment H. Frangoulis, le poète épique exploite, en les empruntant aux romanciers, les mythes de Philomèle, de Pan et Syrinx, ou des thématiques comme l'union de la terre et de l'eau pour créer des paysages paradoxaux³⁴.

En revanche, à Byzance, Achille Tatius et Longus sont manifestement lus³⁵. Le passage de *Leucippé* sur l'attraction du fer par l'aimant est connu de Constantin Manasses et d'Eumathe Macrembolite³⁶. Nicétas Eugenianos, dans son roman *Drosilla et Chariclès*, paraphrase Longus³⁷. Pour en revenir à Eumathe Macrembolite, dans *Hysmina et Hysminias*, il utilise à la fois Achille Tatius et Longus³⁸. Ce choix, *a priori* esthétique et poétique, relève-t-il de la liberté créatrice de l'artiste ou a-t-il été induit par la transmission des textes ? Il paraît bien difficile de privilégier telle ou telle hypothèse, mais il faut constater que, dans leur intégralité ou non, les romans d'Achille Tatius et de Longus ont assez souvent été conservés conjointement dans un même manuscrit.

Ainsi, comme le révèle N. Bianchi, le *Parisinus Suppl. gr.* 458, d'époque très tardive puisqu'il est postérieur à l'édition de Longus par Villoison (1778), contient, en plus du roman de Nicétas Eugenianos, *Drosilla et Chariclès*, le passage d'Achille Tatius 1, 17, 2-18, 2, c'est-à-dire le discours sur l'amour chez les plantes et chez les pierres que Procope a démarqué, et un court extrait de Longus 2, 7, 7 sur le mythe de Syrinx³⁹. Des manuscrits plus anciens contiennent, associés parfois au roman d'Eumathe, *Leucippé* et *Daphnis* ; c'est le cas du *Par. Gr.* 2913, des *Vat. Gr.*

³² Cf. A. GUIDA, *L'imperatore* [n. 30], pp. 33-34.

³³ Cf. J.-R. VIEILLEFOND, *Longus* [n. 5], p. XCIX ; J. HENDERSON, *Longus, Daphnis and Chloë, Xenophon of Ephesus, Anthia and Habracomes*, edited and translated by J. H., Cambridge (MA)-London 2009, p. 9 note : « The earliest likely reminiscence is in a ninth-century poem by Constantine of Sicily ».

³⁴ Cf. H. FRANGOULIS, *Du Roman* [n. 1], pp. 189-198 ; 77-81 ; 122-126 ; 147-149.

³⁵ Pour les témoignages sur la notoriété d'Achille Tatius à Byzance, cf. E. VILBORG, *Achilles Tatius, Leucippe and Clitophon*, edited by E. V., Stockholm 1955, pp. 163-168, et P. ANTONIOU, « Les Florilèges sacro-profanes et la tradition indirecte des romanciers Achille Tatius et Héliodore », *RHT* 25, 1995, pp. 81-90.

³⁶ Cf. C. CUPANE, *Il romanzo* [n. 1], p. 432.

³⁷ Cf. J.-R. VIEILLEFOND, *Longus* [n. 5], pp. LXXXVII, n. 3 ; XCIX, et C. CUPANE, *Il romanzo* [n. 1], p. 425.

³⁸ Cf. C. CUPANE, *Il romanzo* [n. 1], pp. 421 ; 423 ; 426-428.

³⁹ Cf. N. BIANCHI, *Il Codice del romanzo. Tradizione manoscritta e ricezione dei romanzi greci*, Bari 2006, p. 250.

1350 et 2367. D'autres manuscrits, comme l'apographe *Vat.* 1347, qui contient Longus et le début d'Achille Tatius, et un manuscrit conservé à Tübingen, *Mb* 16, qui contient Longus et le premier livre de *Leucippé*, témoignent de l'association, du moins dans la transmission, des deux romanciers⁴⁰. Quant à Achille Tatius, effectivement, il a souvent été copié en extraits, extraits des livres 2, 3, 4, après un livre 1 complet dans *Vat. Gr.* 914, seize extraits des livres 1, 2, 4, 5, 6, 8, dans l'*Olomucensis* M 79 de la fin du XV^e siècle, qui contient aussi quatre extraits de Longus⁴¹. Pour terminer, mentionnons pour mémoire le fameux *Laurentianus Conv. Soppr.* 627 comprenant, parmi notamment des œuvres byzantines, les romans de Chariton, Xénophon d'Éphèse, Longus et, avec quelques lacunes, Achille Tatius jusqu'en 4, 4, 4.

Cette courte étude permet donc de constater que Procope privilégie nettement Achille Tatius par rapport à Longus, semblable en cela aux rares écrivains qui l'ont précédé dans la connaissance du roman grec, mais se distinguant d'eux par le nombre et l'étendue des citations qu'il révèle. Celles-ci, transférées dans des genres littéraires qui ne ressortissent pas au narratif, changent de fonction : elles servent à illustrer, à expliquer, à argumenter, bref à exprimer la vision du monde et de la société qui est celle d'un énonciateur qui produit, dans son activité publique de sophiste comme dans son activité privée d'épistolier, des discours de circonstance. Cette proximité avec ces deux romanciers pose des problèmes, *a priori* insolubles, quant à leur réception et à leur transmission : Procope les a-t-il lus en extraits ou en œuvre intégrale ? Les a-t-il lus dans un manuscrit qui les regroupait ou a-t-il opéré lui-même ce rapprochement ? Quoi qu'il en soit, il reste le témoin exceptionnel, parce qu'il est avéré et unique, d'une lecture de Longus, et surtout d'une lecture conjointe d'Achille Tatius et de Longus.

Université de Toulouse Jean Jaurès, PLH-CRATA

PATRICK ROBIANO
patrick.robiano@wanadoo.fr

⁴⁰ Cf. J.-R. VIEILLEFOND, *Longus* [n. 5], pp. XXIV-XXX. N. BIANCHI, « Achille Tatius édité et inédit au XVI^e siècle », *RET* 2, 2012-2013, pp. 37-65, signale, pp. 53-54, qu'avant l'édition *princeps* d'Achille Tatius (1601), R. Colombani, dans son édition *princeps* de Longus (1598), a introduit des extraits de *Leucippé* ; il souligne, p. 56, que ces citations, à l'exception d'une seule, sont empruntées au premier livre et conclut, p. 57, qu'il est possible que l'éditeur ait trouvé les deux romans dans le même manuscrit.

⁴¹ Cf. J.-P. GARNAUD, *Achille Tatius* [n. 29], p. XXIII, et surtout A. GUIDA, *Nuovi testimoni* [n. 6], p. 7, n. 20. Les extraits d'Achille Tatius suivent ceux de Longus.